

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Thierry Hentsch

Renald Bérubé

Number 128, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2007). Review of [Thierry Hentsch]. *Lettres québécoises*, (128), 46–47.

☆☆☆☆ 1/2

Thierry Hentsch, *La mer, la limite* (préface de Suzanne Jacob),
Montréal, Conjonctures / Hélioïtrope, 2006, 84 p., 12,95 \$.

L'intelligence de la limite

La mer, la mer, toujours recommencée (Paul Valéry). Pour Hélène B., et le magicien Oz.

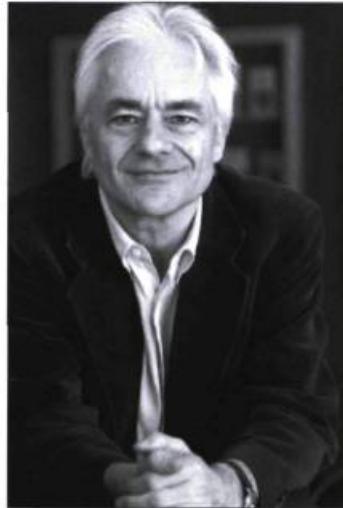
Déjà, on pouvait lire en quatrième de couverture de *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental* (Montréal, PUM, 2002), qui valut à Thierry Hentsch le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada, section essai, les lignes suivantes : « La mort est la grande affaire de l'humanité et le récit est la forme que prend dans presque toutes les cultures le désir de se continuer. Se raconter, c'est ne pas mourir. » On peut lire, en quatrième de couverture du dernier ouvrage de l'auteur : « *La mer, la limite* fait l'éloge de la limite, du rivage. Loin de la toute-puissance de l'Occident et de son ambition sans frontière [...] » Et cette démarche semble répondre à ce qu'écrivait Hentsch dans le « Post-scriptum » de *Raconter et mourir* :

Il faut donc que cette civilisation réussisse dans l'histoire, ici-bas, ce que l'échéance de la mort refuse à chacun de nous : durer éternellement. [...] Le héros moderne, en Occident, est celui qui par son action contribue d'une manière ou d'une autre à cette expansion sans limites. (p. 419)

Mais l'Occident, son capital et sa civilisation technologique ont la nuque raide et la suffisance solide : « Nous sommes comme Edipe avant la chute, rois et maîtres. Sans limites. Aveugles. Aveugles à notre aveuglement. » (*La mer, la limite*, p. 14-15) Alors qu'il faudrait avoir la lucidité, la patience et l'humilité non seulement de relire ou de redire mais de penser et de peser longuement la célèbre phrase écrite par Valéry au lendemain de la Première Guerre mondiale et que *La mer* reprend : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » (p. 17)

Devant à la fois « la grande affaire de l'humanité » et la prétention affairiste aveugle de notre monde, Thierry Hentsch, dans son grand petit (bref) essai, entreprend de « penser la limite » : « [l']éthique de la limite — l'éthique du manque — manque à notre temps, à notre civilisation qui le domine encore », écrit-il (p. 14). Lui qui connaît si bien les vertus du « raconter » et qui, pour notre plaisir, sait les pratiquer même dans un essai (alors même qu'il sait « l'écrit menacé sur deux fronts : par la fossilisation et par la déformation », p. 23) entreprend ainsi, image si pertinente et si superbe incipit, sa réflexion :

Contemplée du rivage, la mer donne ensemble l'idée d'infini et de limite. La mer ne finit pas à la ligne précise et toujours mobile de l'horizon. Elle a au loin d'autres rives, semblables à celle



THIERRY HENTSCH

que j'ai sous les yeux, là où, tout près, l'infini de la mer s'achève. (p. 13)

« Là où l'infini de la mer s'achève » : peut-on mieux exprimer le paradoxe, choisir un oxymore qui dise de manière plus concrète la dualité à reconnaître, à vivre et à résoudre, celle de l'éternel recommencement, de « la mer, la mer toujours recommencée » de Valéry encore, c'est-à-dire, donc, de la mer qui sans cesse bute contre ses rives, ses limites, sa (ses) fin(s) comme la ou les nôtre(s) à nous qui sommes aussi de la nature de la mer (se rappeler ici cette si belle image qui ouvrirait tous les épisodes télévisés de *L'héritage* de VLB, cet être humain sortant, issu des flots, ainsi qu'Aphrodite dans la peinture de Botticelli).

« Abus de langage, abus de pouvoir » (p. 18), écrit à un moment si approprié Thierry Hentsch, alors que le médiatique, qui envahit presque tout l'espace de la réflexion et qui n'hésite pas le moins du monde à se mettre, pub et âme, au service de qui le paie et permet ses développements — alors que le médiatique, donc, se donne comme lieu définitif de confirmation de l'existence, quand il n'en est qu'une représentation chatoyante (chromée, grimee) et payante au service du pouvoir ; représentation dont la toute-puissance a intérêt à faire croire en ces quinze minutes *on top of the world*

ou à peu près, auxquelles chacun et chacune, d'après Andy Warhol, pourrait dorénavant accéder (c'est-à-dire auxquelles tout un chacun « a droit », et selon son désir). Et qui osera dire que les politiques — les personnes — qui nous gouvernent ne sont pas aussi responsables de ces abus de langage, de pouvoir, qui nous rendent si incrédules, donc si impitoyables ou si indifférents, c'est selon chacun et chacune, devant des assertions qui veulent se revêtir des oripeaux de la vérité et de l'autorité ?

Hentsch, s'il affirme, peut-on se comporter autrement, « consentir à ce qui est, consentir à ce monde dont je suis, dont nous sommes tous » (p. 33), n'est pas tendre pour autant, on s'en doute, envers cet univers (et son christianisme à courte vue) : « Consentir au monde, ce n'est pas l'accepter indifféremment dans tous ses états. » (p. 36) Commence alors une discussion avec soi-même comme avec le monde qui mène, entre autres constatations ou conclusions, à ces deux-ci, formulées en page 50 :

Si la philosophie occidentale semble aujourd'hui à bout de souffle, c'est peut-être qu'elle a depuis longtemps cessé de s'étonner. Plutôt que de se maintenir dans l'étonnement, dans l'indécision, dans l'ouverture au monde, elle n'a pu résister à la tentation de le clôturer par des réponses [...].

La rigueur scientifique et la production technique passent par la réduction du réel.

La richesse du bref essai de Thierry Hentsch, si intelligemment préfacé par Suzanne Jacob — « Je ne sais rien, j'imagine. Je suis en train de jardiner entre les lignes comme il a souhaité que ça arrive, qu'il y ait de l'espace à jardiner dans ses écrits » (p. 10) —, ne saurait se réduire aux quelques remarques ou paragraphes qui



précèdent. Comme les ouvrages de Thierry Hentsch discutent sans cesse entre eux et avec les ouvrages qui les nourrissent (*Gilgamesh*, *La Torab*, *Edipe*, *Le banquet*, les *Confessions* d'Augustin, *La divine comédie*, *Gargantua et Pantagruel*, *Don Quichotte*, *Hamlet*, *Discours de la méthode*), j'aime cette si courte phrase de Hentsch (que je viens de mimer) : « J'aime Descartes. » (p. 70) D'autant plus qu'il sait ne pas lire le *Discours* selon l'entendement usuel, nous aurions bien mauvaise grâce à les réduire aux commentaires issus d'une première ou d'une seconde lecture.

Professeur en science politique (à l'UQAM), Hentsch était aussi un tenant et un défenseur de la psychanalyse — jumelage qui ne va pas de soi — dont il reconnaissait aisément les... limites. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire : « La psychanalyse introduit à une éthique, que j'aimerais appeler "éthique de la frontière" ou "cinétique", de ce qu'elle est en mouvement. Elle abolit la fixité du moi. » (p. 66) Pour terminer ou presque sur les deux phrases suivantes : « L'inconscient a besoin de la langue, la parole a besoin du discours, l'irrationnel a besoin du rationnel, comme le sable a besoin de la mer » (p. 72) ; « Voilà qui me ramène une fois encore à l'inévitable point de fuite de toute vie : la peur de mourir. » (p. 83)

Comment ne pas regretter que Thierry Hentsch — qui savait conjoindre le politique et le psychanalytique, qui savait harmoniser mer et limite, qui savait tant intéresser ses étudiantes et étudiants à un politique qui reconnaissait les forces de l'imaginaire —, comment ne pas regretter que Thierry Hentsch, né en 1944, soit bien trop tôt disparu en 2005, avant même la parution de *La mer, la limite* ?

Visitez le site du **Regroupement
des éditeurs canadiens-français**
www.recf.ca

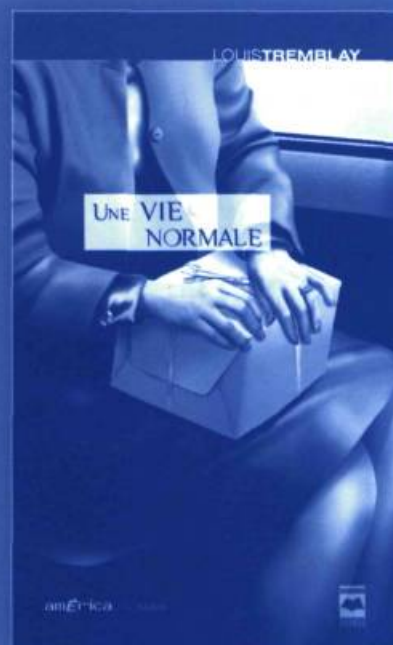
Un beau texte mérite
d'être mis en valeur
par une belle présentation...

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes

ÉDI
script
enr.

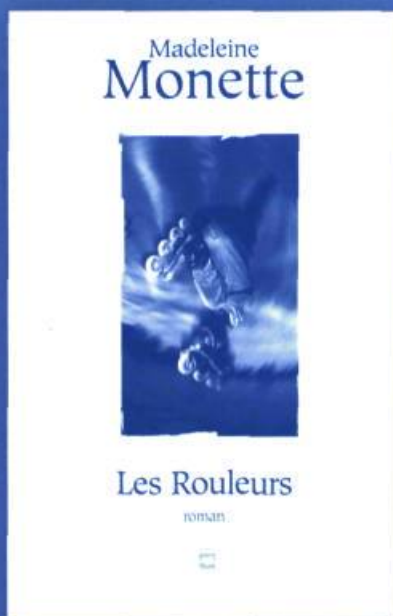
5193, rue Jacques-Porlier
Montréal (Québec) H1K 4P7
Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
(514) 214-7272 (cellulaire)
Télécopieur: (514) 355-1649
Courriel: ediscript@sympatico.ca

HURTUBISE HMH



L'histoire troublante d'une mère endeuillée.

Louis Tremblay
UNE VIE NORMALE
144 pages | 17,95 \$



Un roman urbain d'une sensibilité unique.

Madeleine Monette
LES ROULEURS
448 pages | 34,95 \$

www.hurtubisehnh.com